

L'HISTOIRE VÈCUE

125

DELPHI FABRICE

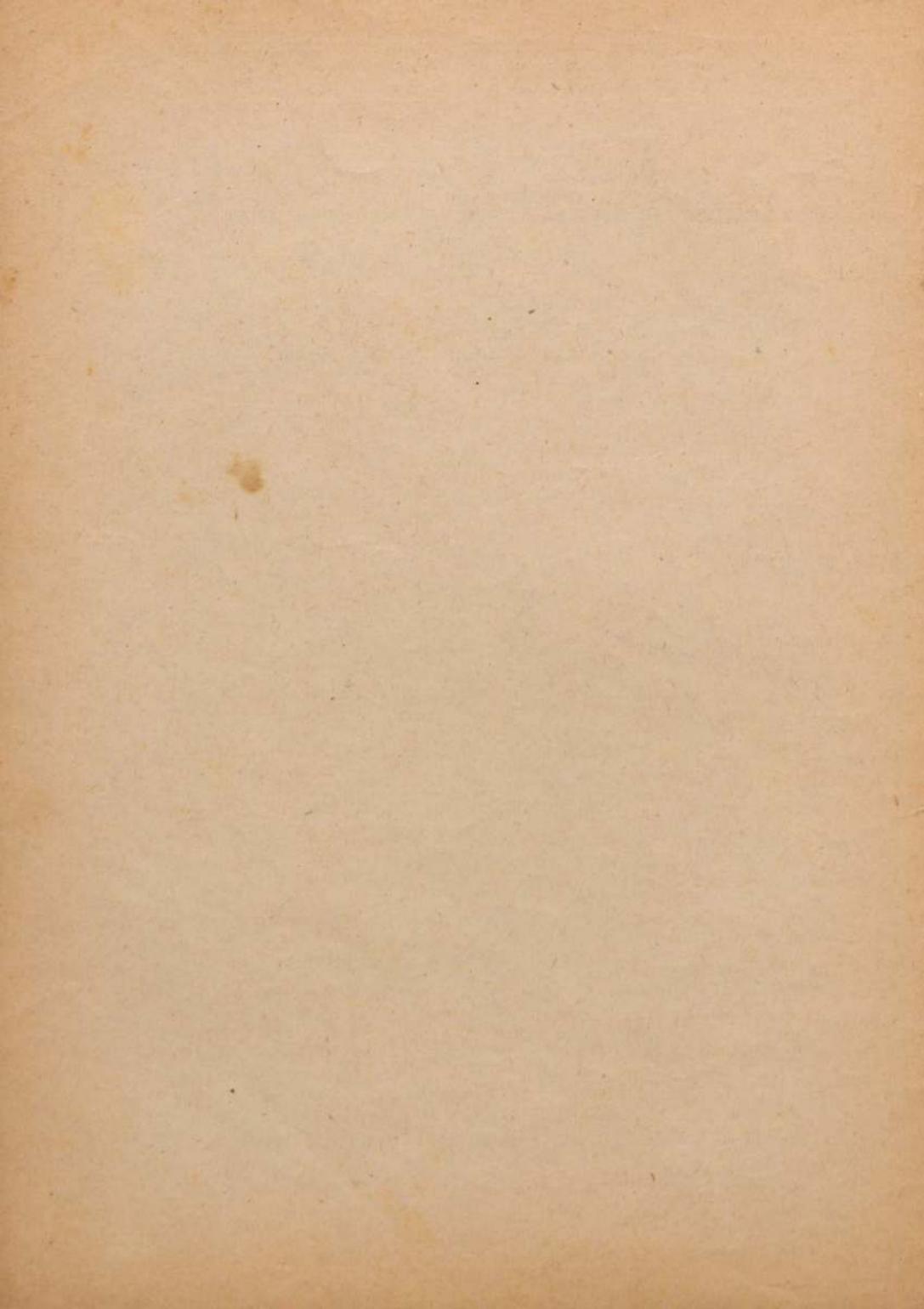


L'OUVRAGE COMPLET
60
ILLUSTRÉ

JEAN - BART LE CORSAIRE



F. ROUFF, Editeur, PARIS



Jean Bart, le corsaire

par Delphi FABRICE

CHAPITRE PREMIER

L'HOTE DU « *Cachalot* »

Une pluie glaciale de mars tombait par cette fin de journée sur Dunkerque, la vieille ville bâtie à la flamande avec, ça et là quelques maisons à l'espagnole, traces de l'occupation des troupes de Charles Quint et de Philippe II.

La ville, cédée aux Anglais venait d'être achetée l'année précédente, 1666, par Louis XIV et, après le départ en masse des insulaires pour leurs Iles Britanniques, s'était repeuplée de flamands, de picards, d'artésiens et même de wallons.

Sur le port, dans l'estaminet dépendant de l'auberge du *Cachalot*, les joueurs de dés et de dominos étaient nombreux, à peu près tous marins plus ou moins corsaires. Rudes trognes aux traits énergiques, au teint rouge et violacé, aux yeux vifs sous les épais sourcils en broussaille, éclairées par la lumière jaunâtre de deux quinquets suspendus aux poutres du plafond, qui empestaient l'air d'huile de poisson.

Mais les buveurs n'y prenaient garde, riant à pleine gorge ou pesant par tous les diables, suivant que la chance leur était plus ou moins favorable, en buvant de la bière blonde et mousseuse.

La porte s'ouvrit pour livrer passage à un jeune homme solidement bâti, carrure puissante, visage énergique. Il était vêtu d'un costume de marin en très bon état, ce que l'on remarqua tout de suite quand il eut retiré son large caban de coupe militaire.

Il enleva aussi son chapeau de cuir bouilli, le posa près de lui, après s'être assis à une petite table inoccupée, et commanda de la voix ferme de quelqu'un qui a l'habitude de se faire obéir :

— De la bière et n'importe quoi à manger, viande ou fromage.. des deux s'il y en a !

Ce ton décidé, amena une réflexion à la table voisine de celle que venait d'occuper le nouveau venu :

— Pour un jeune marin, c'est un rude gars!

— Oui, renchérit un autre, c'est de la graine d'officier, pour plus tard...

— Pour plus tard, releva le premier, tu te trompes, Léville, ou tu n'as pas mis tes bésicles, ce matin... Vois donc comment il est mis!...

et avec un caban au lieu d'un mauvais ciré comme nous autres!.. Pour moi, je le parierais, c'est un officier, un jeune officier.

L'hôte, le père Sanpoing, un ancien navigateur, servit lui-même son client, lui apportant une saumure de harengs, un morceau de lard fumé et un quartier de hollande, sans oublier une chope débordant de bière écumeuse.

Le jeune marin prit alors son couteau et commença à manger comme quelqu'un dont l'appétit est fortement aiguisé :

De temps à autre, il lançait un regard circulaire dans l'estaminet, et poussait un soupir de satisfaction. Peut-être ce décor lui rappelait-il quelque impression familière?

Léville, le vieux mathurin qui jouait aux dominos à la table voisine, tout en observant l'inconnu, s'en aperçut et dit à son compagnon :

— On croirait que ça lui fait plaisir de se trouver ici.

— Dame, répliqua l'autre, faudrait qu'il soit bigrement difficile s'il n'était pas content!... Le *Cachatot* est la meilleure auberge du port. C'est connu!

Sans entendre la réflexion de son partenaire, Léville poussé par le démon de la curiosité, interpella le dineur :

— Ça va l'appétit?

Le jeune marin fixa son interlocuteur. L'examen dut être favorable car il répondit :

— Vous le voyez... Je fais honneur à la table.

Puis il commanda une nouvelle chope.

Enhardi, Léville poursuivit :

— Je comprends la deuxième chope... La saumure et le lard fumé ça donne soif!

— Oui, répliqua simplement le dineur.

Léville, sans retirer en rien la sympathie qu'il éprouvait pour le nouveau venu ne poursuivit pas ses questions. Il conclut seulement qu'il avait affaire à quelqu'un qui n'était pas causeur. Il se remit à pousser ses dominos.

Son repas terminé et arrosé d'une troisième chope, le jeune marin demanda une tasse de café. L'usage du café était alors peu répandu en France, sauf dans les milieux maritimes où d'ailleurs on n'en buvait que dans les grandes circonstances. Puis il alluma une courte pipe hollandaise de merisier dont il tira d'épaisses bouffées.

Cette sorte de pipe était rare. Il n'y avait guère que dans l'escadre de l'amiral Ruyter, le grand capitaine qui commandait la flotte des Pays-Bas, qu'on la fumât.

Léville en fit la remarque à son partenaire :

— Le gars fume dans une « Ruyter ». Certainement qu'il a servi ou sert peut-être encore sous les ordres de l'amiral. Faudrait voir.

Cette observation où se glissait un peu de méfiance provenait de ce que l'amiral hollandais, à cette époque, n'avait pas encore pris parti pour les Français ou pour les Anglais.

Le dineur inconnu comprit-il la suspicion dont il était l'objet? C'est plus que probable. Aussi pour dissiper cette impression, n'hésita-t-il pas à inviter le vieux mathurin et son ami.

— Une tasse de café en ma compagnie? proposait-il, avec une bonne goutte de genièvre... Ça ne se refuse pas à un compatriote!

Du coup, la glace fut rompue et les deux convives improvisés vinrent le rejoindre à sa table avec empressement.

— Alors, fit Léville, vous seriez français d'après ce que vous dites?

— Français et même Dunkerquois, répliqua le jeune marin. Mais

j'ai quitté le pays de bonne heure. A huit ans, j'étais mousse et à douze, second maître à bord d'un brigantin.

Les deux vieux « loups de mer » eurent des regards admiratifs tout en sifflant un long :

— Hugue! Hugue!

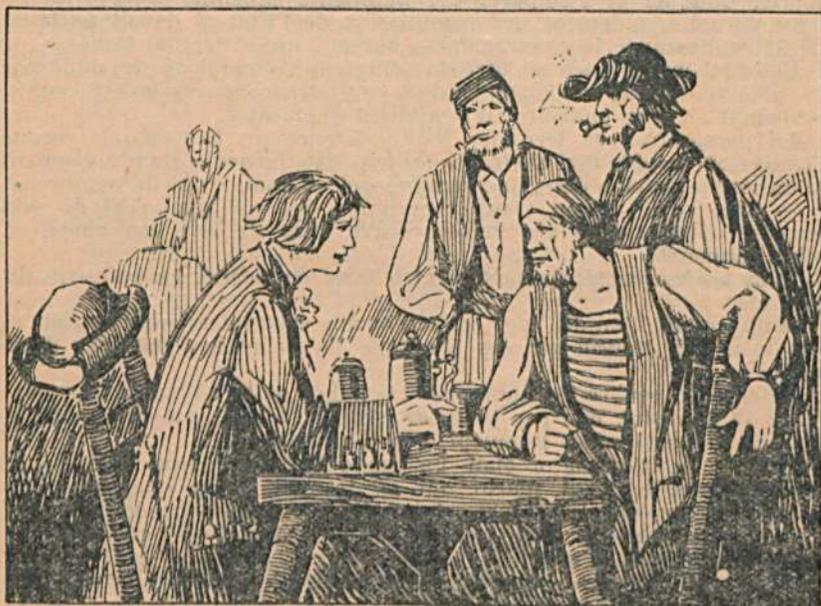
Ce qui était une haute marque d'estime.

L'inconnu poursuivit :

— Ce n'était pas dans notre flotte mais dans celle des Pays-Bas sous l'amiral Ruyter...

— Un fameux marin! coupa Léville.

— Oui, vous avez raison de le dire, un fameux marin. Rien que



Il reprit : « Je puis bien vous en confier la cause... » (p. 3).

son nom jette l'effroi parmi ses ennemis que ce soient les Suédois ou les Barbaresques... Ah, aux côtés d'un homme comme celui-là, on apprend son métier!...

— Vous êtes toujours avec lui? interrogea Léville.

— Non, répondit le jeune marin. J'ai quitté son service il y a deux mois environ avec le grade de second lieutenant. Et cela à mon grand regret...

Il s'arrêta une seconde puis reprit :

— Je puis bien vous en confier la cause; c'est que l'amiral Ruyter penserait à engager la lutte contre la France. Dès lors, à moi Dunkerquois, la situation était impossible auprès de lui...

« Tant qu'il s'agissait de courir sus à l'anglais avec qui la France est en guerre ouverte, sus à l'anglais qui ravage nos côtes, vole nos navires, bloque nos ports et affame nos populations, ma présence se justifiait dans la flotte des Pays-Bas.

« Devant les intentions nouvelles de l'amiral j'ai démissionné.

L'ex-second lieutenant de Ruyter mettait une telle flamme dans ses paroles prononcées à voix assez haute pour être entendues aux tables voisines, qu'un murmure sympathique se fit entendre parmi les marins qui les occupaient.

C'est que la plupart de ces hommes comptaient dans de ce que l'on appelait alors la marine « franche » c'est-à-dire les équipages corsaires.

Les corsaires! Quiconque à cette époque pouvait justifier être bon marin et s'était signalé par quelque exploit hardi pouvait prétendre à « armer en course » c'est-à-dire équiper un navire pour, en toute liberté, attaquer et s'emparer des bâtiments ennemis. Il recevait en signe de commandement une commission de l'Etat et devait partager les dépouilles avec le gouvernement suivant une cote mal taillée.

Cette reconnaissance au titre de belligérant n'était pas reconnue par les adversaires qui pendaient haut et court les corsaires quand ceux-ci tombaient en leur pouvoir, les traitaient en pirates.

La perspective de terminer leur existence au bout d'une vergue n'avait nullement le don d'effrayer les marins « francs ». Ils n'y voyaient qu'un risque de plus dans une carrière qui en comportait de nombreux.

— Bien parlé! fit un vieux chevronné. On voit que c'est du bon sang qui circule dans vos veines, brave gars! Je lève ma chope en votre honneur!

Tous les marins présents tinrent à faire de même. La beuverie fut générale.

Mais, comme l'on dit, tous ces mathurins « portaient bien la voile et pas un n'était étourdi par ces libations. Ils en avaient fait bien d'autres!

L'heure du couvre-feu approchait. Il fallait quitter l'hospitalier estaminet du *Cachalot*, non pas tant par crainte du guet que parce que la plupart de ces hommes logeaient à la « capitainerie ».

Cette « capitainerie » était un vaste bâtiment situé près de la grande estacade. Tout marin qui se trouvait sans engagement y recevait le couvert et le vivre, c'est-à-dire un coin pour dormir en y accrochant son hamac (pour ceux qui en possédaient un!) et une soupe aux pois à midi et le soir.

Ces « capitaineries » transformées sont à l'origine du bureau des Inscriptions maritimes de nos jours.

C'est à la « capitainerie » que les capitaines s'adressaient pour recruter leurs équipages ». On n'y avait que l'embarras du choix.

Or, le règlement des « capitaineries » était très sévère au point de vue des entrées et des sorties.

Les portes en étaient ouvertes dès quatre heures du matin. Par contre, elles étaient inexorablement fermées à sept heures du soir. Les retardataires devaient se chercher un gîte ailleurs.

Comme aucun des clients du *Cachalot* ne tenait à loger à la belle étoile, l'estaminet se vida comme par enchantement.

Et le second lieutenant de Ruyter resta seul avec le père Sanpoing, le cabaretier.

— Monsieur, demanda le marin, auriez-vous une chambre pour moi?

— Oui, répondit le patron du *Cachalot* qui n'était pas sans avoir entendu les propos de son client. C'est avec plaisir que je vous en louerai une pour tout le temps que vous voudrez passer parmi nous.

— Eh bien, c'est entendu. Je deviens votre pensionnaire aussi bien pour le logis que pour la table!

Les prix furent arrêtés d'un commun accord et sans grand débat. Et le jeune homme, tint à régler une semaine d'avance malgré les protestations du père Sanpoing qui affirmait que, chez lui, on ne payait qu'à la journée.

— Par exemple, dit-il après avoir empoché les écus, il reste une formalité à accomplir. Il faut que vous soyez inscrit sur mon livre...

Et il tendit un gros registre.

— Ecrivez là, à la suite, votre nom, votre prénom, votre qualité et votre dernier domicile...

Et comme il lui semblait que son hôte avait quelques hésitations il ajouta vivement :

— Si, par hasard, vous n'aviez guère l'habitude d'écrire, j'effectuerais ces formalités à votre place

— Du tout! Du tout! répondit le marin. Evidemment que prendre un ris, border un foc ou tresser une garcette m'est plus familier que manier une plume, mais enfin je ne m'en tire pas encore trop mal.

Il saisit la plume d'oie que lui tendait le patron du *Cachalot* et d'une main malhabile traça à la place indiquée :

JEAN BART

né à Dunkerque le 21 octobre 1650

venant d'Amsterdam

deuxième lieutenant démissionnaire de la marine des Pays-Bas.

— Maintenant, dit-il gaiement, conduisez-moi, je vous prie, à ma chambre. Je ne serais pas fâché de me reposer. Demain, dans la matinée, je ferai transporter ici mon coffre.

CHAPITRE II

LA « CAPITAINERIE »

Dès les premières heures de la matinée, Jean Bart quittant sa chambre descendit à l'estaminet où le père Sanpoing mettait de l'ordre dans la salle pour recevoir les clients qui n'allaient pas tarder à affluer.

— Crédié ! s'exclama l'hôtelier en voyant entrer son pensionnaire, pour un homme qui arrive de loin et qui doit être fatigué, vous êtes matinal. M. Jean Bart! Il est à peine quatre heures...

— L'habitude, répondit le marin. Dès que je suis éveillé, il faut que je me lève. Et puis aussi, malgré la bonne chère que j'ai faite hier soir, j'ai faim.

— Il y a tout ce qu'il faut pour vous satisfaire, expliqua le propriétaire du *Cachalot*. Vous n'avez qu'à commander : viande, poissons fumés, fromage...

Mais le jeune homme humait l'air avec, dans la physionomie, une expression de gourmandise. Son odorat paraissait agréablement chaouillé.

Il dit d'une voix malicieuse :

— Patron, si je ne me trompe (et je ne crois pas me tromper) il y a ici, dans un coin de votre cuisine, une « cōtriade à la dunkerquoise » qui mijote à feu doux...

— C'est ma foi vrai, confessa le digne aubergiste, aimeriez-vous ça?

— Voyons, s'égayait Jean Bart, demander à un dunkerquois s'il

aime le plat par excellence de son pays! Où diable avez-vous la tête? Mais je l'adore la cōtriade! Et j'en mangerais, j'en mangerais... une pleine marmite!

— Je vais tout d'abord vous en apporter une écuelle...

— Oh, vous pouvez aller jusqu'à la soupière!... Elle sera vite avalée.

La « cōtriade à la Dunkerquoise » est une soupe particulière aux Flandres françaises qui se mange encore de nos jours, chez les marins. Elle est composée de toutes sortes de poissons, harengs, maquereaux, sardines, soles, cabillauds, raies, etc... à quoi on ajoute des coquillages, et les crustacés coupés en tronçons. Le tout est assaisonné copieusement de poivre et de poivrons mêlés d'oignons hachés, et cuit à petit feu dans la bière. C'est en somme une sorte de bouillabaisse septentrionale.

Jean Bart ne s'était pas vanté en proclamant son goût immodéré pour la cōtriade. Il en mangea deux soupières arrosées de bière, après quoi il but encore deux tasses de café.

Alors il se déclara « lesté ».

Tout en jouant de la cuillère, il avait confié au patron du *Cachalot* que, depuis deux mois, depuis qu'il avait quitté l'amiral Ruyter à Amsterdam, il n'avait pris aucun repas sérieux, la malchance ayant voulu qu'il se fût embarqué pour gagner Dunkerque sur un brick dont le capitaine et l'équipage songeaient plus aux liquides qu'aux vivres. Il avait claqué du bec à bord.

— C'est ce qui vous explique termina-t-il, qu'en arrivant chez vous, hier soir, j'ai mangé avec tant d'appétit et que ce matin encore, je dévore à belles dents!

— Mon ami, déclara le père Sanpoing, — laissez-moi vous appeler ainsi car vous m'êtes très sympathique — ici, nous allons vous regarnir l'estomac. Je m'en charge.

Puis, changeant de sujet, il demanda :

— Au risque de vous paraître indiscret, pourriez-vous me dire si vous êtes apparenté à un certain Cornil Bart qui, après avoir été marin est devenu charpentier de marine à Rosendaël, aux portes de Dunkerque?...

— C'était mon père, répondit Jean Bart avec beaucoup de simplicité.

— Alors, c'est toi! c'est bien toi! J'en ai eu le pressentiment cette nuit! s'expliqua le digne aubergiste avec enthousiasme! J'étais un ami de ton père et des plus intimes. Nous avons navigué des années et des années ensemble, partageant les mêmes dangers, courant les mêmes risques d'être pendus comme corsaires!

« Et je me rappelle très bien son départ de Rosendaël pour La Haye où on lui offrait un bel emploi dans son nouveau métier de charpentier de marine.

« J'étais de ceux qui l'accompagnèrent lorsqu'il s'est embarqué pour la Hollande. Tu avais quatre ans à peine, Tu marchais... comme on marche à cet âge-là c'est-à-dire que tu ne tenais pas très bien sur tes jambes.

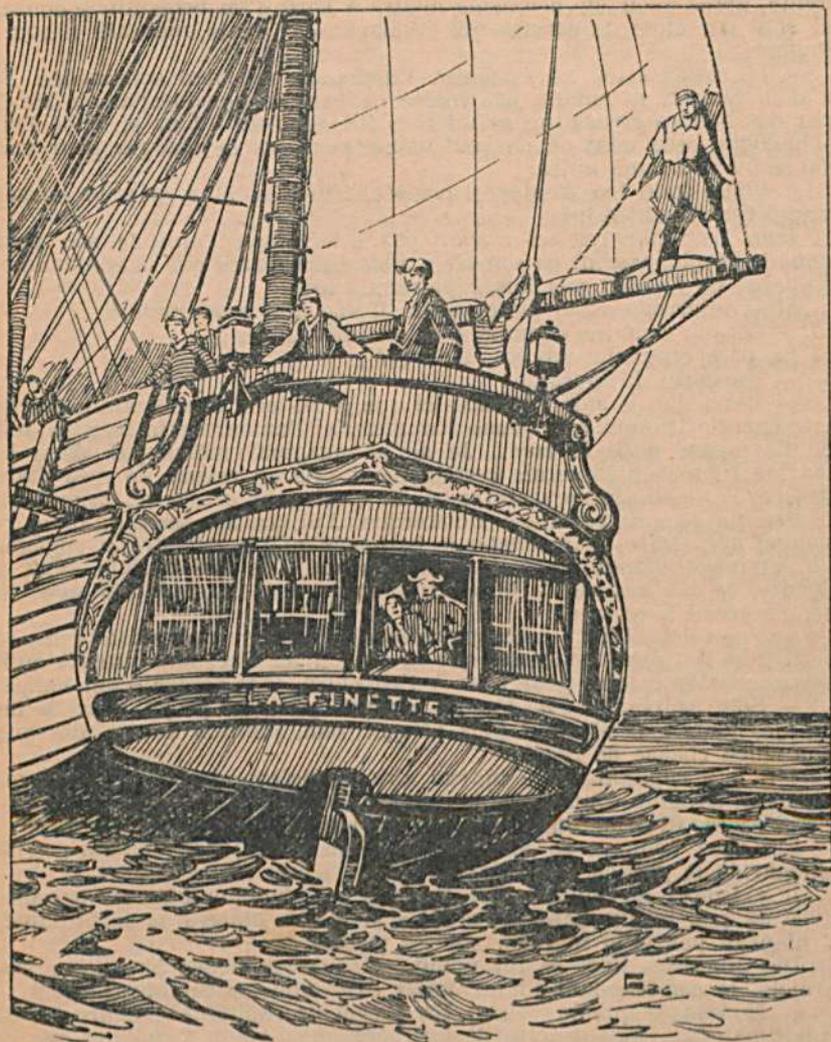
« Je t'ai offert de te porter. Tu m'as répondu en flamand et d'un ton rauque : « — Je ne suis plus un bébé, je suis un homme! »

A cette évocation, tous deux se mirent à rire.

Dès lors, la glace était rompue entre eux.

Jean Bart était le fils de l'ami Cornil!

Le bon père Sanpoing, sans progéniture, le considérait à présent comme l'enfant de la maison, « son » enfant.



Pendant quelques jours on évolua en mer... (p. 10).

Il voulut même lui rendre les écus et les pistoles qu'il en avait reçus la veille. Le jeune homme s'y opposa énergiquement.

Et l'on en arriva aux projets qui ramenaient Jean Bart dans sa ville natale.

— Si tu m'en crois, dit tout de suite le père Sanpoing, tu ne chercheras pas à reprendre du service sous une forme ou sous une autre, la marine « franche » ou dans la royale.

« Dieu merci, mousse à huit ans et second lieutenant de Ruyter à

trente, après avoir été deuxième maître à bord d'un brigantin à douze, ce sont des états de service qui te dispensent de te remettre à bourlinguer.

« Tu resteras ici, au *Cachalot*. La maison est bien achalandée. Je n'ai ni femme, ni enfant, pas même de parenté puisque j'ai été élevé par des bonnes sœurs qui m'ont recueilli dans un « tour », là où l'on abandonne ceux dont on ne veut ou ne peut pas se charger pour une cause ou pour une autre.

« Voilà donc ton existence assurée. Tu n'as plus qu'à te laisser vivre! Qu'en penses-tu?

Jean Bart par respect n'avait pas interrompu l'ami de son père dans le développement de son plan. Puis aussi parce que le bonhomme, emballé, ne l'aurait pas laissé placer un mot.

Mais interrogé aussi directement, il répondit avec netteté.

— Ce que vous me demandez là est impossible.

Le père Sanpoing riposta, suffoqué :

— Impossible! Pourquoi?

— Parce que je suis né marin et que je resterai marin, scanda avec une énergie tranquille le jeune homme. J'ai l'amour de la mer, la soif de l'aventure dans le cœur. Je ne m'engagerai même pas dans la marine royale où je serais certainement pris en raison de mes états de service. Non. Je serai corsaire. Et c'est pour armer en course un navire que je suis revenu à Dunkerque. J'ai, en me serrant, réuni la somme nécessaire pour acheter le bâtiment qu'il me faudra et engager un équipage d'hommes solides et résolus. Dès aujourd'hui, tout à l'heure, je me rendrai à la « capitainerie » et m'entendrai avec le commandant à ce sujet.

Ces paroles étaient accompagnées d'une telle expression dans le regard et l'attitude générale, que le patron du *Cachalot* comprit qu'il n'y avait rien à faire pour aller à l'encontre. Il y perdrait son temps.

— Soit, se résigna-t-il. J'avais caressé un beau projet pour la fin de mes jours... Il n'y faut plus penser. Bah, j'aurais dû me dire que bon chien chasse de race!...

« A la « capitainerie », tu vas être cordialement reçu car le commandant Drouhin connaissait ton père aussi bien que moi.

— Alors, fit Jean Bart, tout est donc pour le mieux.

Les deux hommes se serrèrent la main et le jeune homme prit le chemin de la grande estacade.

Il y trouva le commandant Drouhin, un homme bâti en hercule, avec du poil jusque dans les oreilles et à qui, malgré sa soixantaine il n'aurait pas fallu marcher sur les pieds.

Dès que Jean Bart se fut nommé et eut commencé à exposer ses projets, le commandant l'interrompit avec une amicale brusquerie :

— Je vois ce que tu veux... Un brevet de capitaine corsaire et un solide bateau... En mémoire de ton père, mon vieux Cornil, et sur la vue des papiers que tu me présentes, je vais te fournir tout cela et un équipage trié sur le volet, tu peux m'en croire!

« Quant à l'argent dont tu disposes, serre-la précieusement. Tu en auras peut-être besoin un jour. Sur ce, à la semaine prochaine!

« Mais, à propos, où es-tu descendu... Entre temps, je vais avoir besoin de toi... Et, j'y pense, si tu es dans quelque vague auberge, tu n'as qu'à venir ici... Tu partageras mon appartement.

Jean Bart nomma alors le *Cachalot* et le père Sanpoing.

— Dans ce cas, fit le commandant Drouhin, je retire ma proposition. Tu ne pouvais pas mieux tomber. « Allons tope là, garçon, et à la semaine prochaine!

Tout joyeux, le jeune homme reprit le chemin de l'auberge où il fut accueilli chaleureusement car le cabaretier avait fait son éloge auprès de la clientèle. Et cela aurait provoqué une répétition des libations de la veille, si Jean Bart lui-même n'y avait mis bon ordre en déclarant qu'il avait plus faim que soif.

Du fait, s'il passe dans l'histoire pour une bonne fourchette, ses contemporains vantent sa sobriété, vertu rare dans le monde maritime et militaire de cette époque.

Durant les jours d'attente qui parurent durer un siècle à l'impatient navigateur, il se livra à une petite enquête sur la situation de Dunkerque.

Le port était à tout moment bloqué par la flotte anglaise qui se présentait avec des unités impressionnantes. De là grande disette dans la ville. Les vivres s'y trouvaient souvent très rares et le peu qu'on en pouvait obtenir était de médiocre qualité.

— La première chose que je dois entreprendre, se dit Jean Bart, c'est de dispercer cette flotte anglaise pour que les denrées puissent arriver facilement.

Et cette idée s'ancra dans sa pensée.

Un matin, le commandant Droubin le fit appeler d'urgence. Avec quelle joie, le jeune marin se rendit à la « capitainerie! »

Voilà, lui expliqua le vieux loup de mer avec sa rudesse habituelle, j'ai ce qu'il te faut. Une corvette légère, facile à manœuvrer et qui tient bien la mer. Elle se nomme la *Finette*. Tu tâcheras de ne pas faire mentir son nom. Je t'ai choisi un équipage de tout premier ordre, la fleur de la « capitainerie ».

Jean Bart interrompit :

— Commandant, si c'était un effet de votre bonté, vous y adjoindriez un nommé Léville. Il désirerait tant embarquer avec moi!

— Je suis fâché de te refuser, mon garçon, répliqua le vieux loup de mer. Non que ce Léville soit une mauvaise recrue, bien au contraire! C'est un fin marin. Mais je le réserve pour un autre emploi de ses capacités.

— Alors n'en parlons plus! fit Jean Bart.

— C'est ça, mon garçon, n'en parlons plus.

« En tout et pour tout, vous serez une quarantaine d'hommes à bord. » poursuivit le commandant Drounin.

« Sois ici demain matin, avant la marée. Tu feras connaissance avec la *Finette* et ton futur équipage. Vous vous familiariserez ensemble et dans une dizaine de jours, une quinzaine tout au plus, vous pourrez partir en course.

La-dessus, le commandant serra la main au fils de son ami Cornil et le reconduisit jusqu'au seuil avec une telle brusquerie qu'on aurait pu croire qu'il le mettait à la porte. Mais c'était là un travers de son caractère, car il était ce qu'on appelle un bourru bienfaisant.

CHAPITRE III

LA CORVETTE « *La Finette* »

Le nouveau capitaine de la *Finette* montrait un visage joyeux quand il rentra au *Cachalot*.

Il annonça la nouvelle au père Sanpoing qui, avec un brin de mélancolie, déclara :

— Mon garçon, les nouveaux galons, cela s'arrose!

Et il servit une tournée de genièvre à la ronde car tous les clients étaient devenus des amis de Jean Bart. Plus d'un même, parmi les vieux, avaient connu son père et en avaient gardé bon souvenir. Puis après le déjeuner, le père Sanpoing dit au nouveau capitaine :

— Maintenant, il va falloir s'occuper de tes coffres. Il est absolument nécessaire qu'ils soient bien garnis de linge et de vêtements chauds. Je m'en charge. J'ai tant bourlingué sur toutes les mers du globe que j'ai l'expérience...

Puisque le brave homme assumait cette tâche, Jean Bart n'avait plus rien à faire... Aussi en profita-t-il pour aller rôder jusqu'au port dans un bassin duquel il découvrit la *Finette*.

Ce ne fut pas sans émotion qu'il contempla la corvette sur laquelle il allait jouer sa destinée.

C'était un de ces navires qui tiennent le milieu entre la frégate et le brick avec deux mâts carrés et gréant cacatois et bonnettes. S'il n'était pas cuirassé comme une frégate, il comportait une batterie couverte de trente bouches à feu.

A ce moment, des matelots s'occupaient de réviser sa coque, son calfatage et son grément.

Telle qu'elle se présentait la *Finette*, de dessin hardi, fine de l'étrave à l'étambot, élégante même, avait belle allure.

Et Jean Bart fut tout fier à la pensée qu'il la commanderait.

Un instant, il eut l'idée de monter à bord et de s'y faire connaître... Mais il réfléchit que le commandant Drouhin s'était sans doute réservé le plaisir de présenter à l'équipage son nouveau capitaine... Et il revint à la fois pensif et joyeux au *Cachalot* où il passa la journée à trier ses papiers.

Il se coucha de bonne heure afin d'être éveillé au petit jour... Le commandant ne lui avait-il pas indiqué qu'il devait se trouver à la capitainerie avant la marée?...

Il dormit mal et fut debout bien avant l'heure qu'il s'était fixée.

En bas, dans la salle, il trouva le père Sanpoing. Lui non plus n'avait pu se reposer comme à son habitude.

— Je t'ai fait mijoter une côtelette dont tu me diras des nouvelles! confia-t-il à Jean Bart. Tu vas me goûter ça !

Et il lui servit une soupière de son plat favori. Le jeune homme y fit honneur ainsi qu'au jambon qui lui succéda et au fromage qui termina le repas.

— Maintenant, fit le bon aubergiste en versant le café et le genièvre, tu dois te sentir d'aplomb?

— Certes! lui répondit Jean Bart. Je ne risque pas d'attraper une congestion pour être sorti l'estomac creux!

— Eh bien, garçon, à bientôt. Et reviens-moi satisfait de tes essais.

A la « capitainerie » le commandant le présenta aux hommes qu'il aurait sous ses ordres.

— Mes amis, dit-il, voici l'homme à qui vous obéirez. C'est un marin fils de marin, un dunkerquois, et je m'honore d'avoir été l'ami de son père...

— A huit ans, il était mousse, à douze, second maître à bord d'un brigantin, à vingt-six, second lieutenant de l'amiral Ruyter.

« Il se nomme Jean Bart. Puisse ce nom devenir la terreur de nos ennemis.

Des applaudissements, appuyèrent le souhait du vieux Drouhin.

Puis les hommes embarquèrent et Jean Bart prit affectivement le commandement de la *Finette*.

Pendant quelques jours, on évolua en mer sans toutefois s'éloigner

trop du port, car, à l'horizon se silhouettaient les voilures ennemies et le jeune capitaine voulait se familiariser avec sa corvette et son équipage avant de se lancer dans les aventures.

Les hommes placés sous ses ordres eurent bien vite reconnu qu'ils avaient affaire à un marin consommé, d'une habileté rare et qui connaissait toutes les subtilités de la navigation.

Aucune manœuvre ne lui était inconnue et, pour le bien montrer à ses matelots, il carguait le grand hunier ou prenait deux ris dans le grand foc comme eux autres. Avec cela d'une légèreté et d'une adresse extraordinaires, il grimpait jusqu'au cacatois de perruche comme s'il se fût s'agi d'un jeu d'enfant!

— C'est un fin marin qui nous commande! proclamèrent bientôt les matelots. Et avec lui, nous irons loin et la « course » rapportera gros!

A ces qualités de manœuvrier expert, Jean Bart joignait une bienveillance qui n'excluait pas d'ailleurs l'observation de la discipline. A bord d'un corsaire, plus que partout ailleurs, eu égard du péril que l'on courait d'être pendu aussitôt que pris, il fallait absolument que le commandement eût ses hommes « en main » et qu'ils lui obéissent aveuglément.

Mais le jeune capitaine savait exercer ses droits sans rigidité et comme on le voyait toujours prêt à partager l'effort de tous, l'équipage de la *Finette* lui fut bientôt dévoué fanatiquement, corps et âme.

Bien entendu, ce concert d'éloges parvenait aux oreilles du père Sanpoing qui s'en orgueillissait.

— Oh oui, proclamait-il, il ira loin notre Jean Bart! Vous avez raison de le dire!

Le soir, la journée de manœuvre accomplie, la *Finette* amenée à quai, le jeune capitaine ralliait le *Cachalot* et passait la soirée — pas trop tard! — après un plantureux dîner, à fumer quelques pipes en compagnie de ses nouveaux amis.

Ceux-ci, Léville surtout, auraient bien voulu connaître ses projets. Mais quelque habileté que l'on mit à le questionner, il restait muet sur ce sujet, et éludait habilement les interrogatoires.

— Il est fermé comme la soute aux poudres! déclarait Léville. Je délire bien quiconque de pouvoir le faire jaser sur ce qu'il ne veut pas dire?

L'équipage était « fin prêt » quand un jour Jean Bart vint prévenir le commandant Drouhin qu'il avait l'intention d'appareiller dès le lendemain, à la première marée.

Le capitaine de la *Finette* revenait au *Cachalot* où il allait passer sa dernière soirée et sa dernière nuit avant... avant combien de temps? — quand, dans une rue transversale, il fut accosté par un homme qui lui demanda :

— C'est bien au capitaine Jean Bart que je m'adresse?

— Parfaitement, répondit-il assez sèchement car il n'aimait guère ces présentations inopinées. Que me voulez-vous?

Interloqué par cet accueil qui n'avait rien de cordial, l'homme fit un pas en arrière comme pour battre en retraite.

Jean Bart avait un cœur excellent. Il se reprocha immédiatement sa brusquerie et demanda, la voix radoucie :

— Voyons mon ami, que désirez-vous de moi?

L'homme hésita un peu et se décida :

— Vous rappelez-vous la famille Lambrèche qui habitait à Rosendael auprès des vôtres?

— Non, répliqua le capitaine de la *Finette*, intéressé. Alors j'étais

trop jeune pour m'en souvenir. Toutefois, je sais que mon père en parlait souvent quand nous étions en Hollande... C'étaient des amis...

— Eh bien, reprit l'inconnu. Je suis Joseph Lambrèche, Jef comme on dit ici...

— Pas possible! s'exclama Jean Bart. Mais alors, nous avons joué ensemble étant gamins...

— Sûrement, dit Jef enhardi.

— Ecoute, continua le capitaine, l'endroit où nous nous trouvons n'est pas précisément un lieu fait pour causer... Viens jusqu'au *Cachalot*, nous serons mieux devant une chope.



Léville se précipita dans l'auberge... (p. 15.)

L'ami d'enfance accepta. Et tous deux pénétrèrent dans l'auberge où le père Sanpoing les accueillit avec son bon sourire.

— Hein, tu l'as enfin retrouvé? fit-il à Jef.

Puis il expliqua à Jean Bart :

— Voici trois jours que ce garçon là cherche à te joindre. Parait qu'il a quelque chose à te demander.

— Quoi donc? interrogea Jean Bart en s'adressant à Jef. Parle. Je ne te fais pas peur?

— Voilà ce dont il s'agit, exposa le jeune Lambrèche. Je suis marin et sans engagement. Je voudrais que tu, pardon! que vous me preniez à bord de la *Finette*.

— Ah, s'égaya le capitaine, tu peux me tutoyer, cela ne me gêne pas!

« Seulement, mon vieux, ce que tu me demandes est tout à fait impossible. L'équipage de la corvette a été recruté par les soins du commandant Drouhin qui a fixé le nombre des hommes.

Jef fit une mine longue d'une aune.

Cela émut profondément Jean Bart.

— Tu tiens donc tant que ça à partir avec moi?

— Oh oui! répondit Jef dans un élan.

— Eh bien, il me vient une idée. Je peux tout de même l'emme ner... mais, mon pauvre vieux, le rôle que je t'offre n'a rien de bien reluisant... Tu ne peux pas embarquer comme matelot, mais je puis t'attacher à ma personne comme ordonnance... secrétaire...

— Comme ordonnance, oui, j'accepte tout de suite, acquiesça Jef; parce que comme secrétaire, ce serait impossible... Je ne sais ni lire, ni écrire et c'est tout juste si j'arrive à compter sur mes doigts!

— Alors, va comme ordonnance, mon vieux Jef! conclut Jean Bart. Et à demain pour la marée, sur le port.

— Je n'aurai garde d'y manquer, capitaine! fit Jef Lambrèche tout joyeux.

Et il sortit, le visage illuminé.

Cette dernière soirée passée ensemble par le jeune capitaine et le père Sanpoing menaçait d'être fort mélancolique. Aussi, sans s'être concertés, les deux hommes l'écourtèrent-ils.

— Je vais monter me coucher, déclara Jean Bart.

— Tu as raison, mon garçon, approuva l'aubergiste. Demain il faut que tu aies toutes tes forces. Bonne nuit!

Ceci se passait dans le couloir qui menait à leurs chambres respectives.

Et voilà qu'ayant fait quelques pas en sens opposé, ils se retournèrent en même temps...

— Bonne nuit! se souhaitèrent-ils encore.

Quelqu'un qui aurait pu les voir, aurait constaté que tous deux avaient des larmes dans les yeux.

CHAPITRE IV

LA GUERRE DE COURSE

Il y avait deux jours que la *Finette* avait quitté Dunkerque.

A la grande surprise de l'équipage qui s'attendait à une attaque ennemie dès que l'on aurait gagné la haute mer, la flotte anglaise ne s'était pas montrée. Et c'est en vain que Jean Bart fouillait l'horizon de sa lognette d'approche, une invention hollandaise qui datait de cinquante ans à peine. Rien n'apparaissait. L'Océan était désert.

Cette constatation rendait le jeune capitaine soucieux.

De toute évidence, il aurait préféré se voir barrer la route. Avec un adversaire qui se présente, on sait à quoi s'en tenir, mais avec celui qui se dérobe, on a tout à redouter.

C'est ce que, allant le long en large sur la passerelle de commandement, Jean Bart expliquait pour la vingtième fois à Jef Lambrèche.

Car Jef Lanibrèche avait été autorisé à suivre le capitaine de la *Finette* à son bord par le commandant Drouhin, en qualité d'ordonnance.

— A une condition, par exemple, avait imposé le vieux loup de mer toujours aussi original. Puisque tu tiens absolument à partager le sort du capitaine Jean Bart, tu vas me jurer de t'attacher à ses pas! Tu ne le quitteras pas d'une minute, toujours prêt à risquer ta peau pour la sienne, à faire de ton corps un rempart au sien... La nuit, tu coucheras en travers de la porte de sa chambre! C'est convenu?

Jef Lambrèche avait accepté. Et l'on peut affirmer qu'il observait strictement la consigne qui lui avait été donnée. Il s'attachait à Jean Bart comme son ombre.

— Cette liberté entière de naviguer comme bon nous semble, de l'est à l'ouest et du nord au sud, voilà ce qui m'inquiète, disait Jean Bart. L'ennemi est cependant là, je le sens. Il nous entoure et nous ne le voyons pas. C'est enrageant!

A ce moment, du haut du grand mât, le matelot en observation lança :

— Une voile par babord à nous!

Le jeune capitaine fixa de sa orgnette l'horizon avec avidité.

Il n'eut point de peine à constater que l'observateur ne se trompait pas. Un voilier et même un grand voilier, était en vue... Et peu après, il distingua qu'il avait trois mâts. A n'en pas douter, il s'agissait d'une frégate.

Mais voici que l'observateur signala à nouveau :

— Une autre voile par tribord à nous!

Et à quelques minutes d'intervalle, il en annonça trois autres encore!

— Cette fois, dit Jean Bart, mes vœux sont plus qu'exaucés. Nous ne sommes plus seuls à naviguer dans la mer du Nord.

« Mais ces navires que sont-ils? Amis? Ennemis?

Il n'eut pas longtemps à se poser cette question car à la coque et à la mâture, il reconnut qu'il s'agissait de bâtiments anglais...

« Diable, dit encore le capitaine, cinq contre un... Il va falloir bien manœuvrer si nous voulons échapper à ces gaillards-là!

Et, élevant la voix, il ordonna de virer de bord en diminuant la voilure mais en la laissant toujours prête à être hissée au moment voulu.

Des murmures, vite réprimés s'élevèrent parmi l'équipage. On virait de bord, donc on refusait le combat, on fuyait devant l'ennemi!

Le sang bouillait des corsaires en était indigné.

Toutefois quelques-uns d'entre eux qui avaient la tête moins près du bonnet que les autres, insinuèrent que si le capitaine faisait réserver la voilure pour la hisser au moment qu'il choisirait, c'est qu'il avait son plan, bien sûr...

Effectivement Jean Bart avait son plan...

En voyant son adversaire fuir le combat, la première frégate aperçue s'enhardit et prit la *Finette* en chasse, faisant force voiles, se rapprochant peu à peu...

Quand elle se jugea à portée, elle lâcha la bordée de ses soixante bouches à feu dans un fracas formidable.

— Trop court! s'exclama le jeune capitaine. C'est ce que j'escomptais.

Puis il commanda d'une voix de tonnerre :

— Toutes voiles dehors et lof pour lof! Vent arrière et sus à la frégate! Elle est à nous!

La *Finette* vira brusquement au risque d'être engloutie dans le tourbillon qu'elle provoqua et, engouffrant le vent dans toute sa voilure, fondit sur le navire anglais qui n'avait pas le temps de recharger ses canons.

Bientôt il fut abordé violemment, les grappins y furent jetés et les corsaires, en poussant des cris sauvages se ruèrent à l'assaut.

La mêlée fut générale. On se battait furieusement de part et d'autre. Et Jean Bart qui s'était élancé le premier donnait l'exemple à ses hommes.

A la fin, acculés à l'avant, les survivants de l'équipage anglais, démoralisés, se rendirent. On les désarma en hâte, les ligota, les jeta à fond de cale.

Il n'était que temps car deux autres frégates s'approchaient en faisant force de voiles.

Certes, elles pouvaient lancer la bordée de leurs canons, mais elles n'osaient de peur de massacrer leurs compatriotes si étroitement mêlés aux Français.

Ceux-ci n'avaient aucune raison d'observer les mêmes scrupules, ne se trouvant pas dans le même cas.

Dès qu'il vit que la première des deux frégates était à distance convenable, Jean Bart lui envoya les boulets de ses quarante bouches à feu. Tous portèrent. La frégate, frappée mortellement dans ses œuvres vives, coula.

Quant à l'autre, devant ces deux défaites coup sur coup, elle parut hésitante à engager le combat.

La *Finette* en profita pour fondre sur elle. Mais l'équipage ennemi entre temps, s'était ressaisi. Si bien que les adversaires s'affrontèrent avec des chances égales, pourtant Jean Bart avait l'avantage d'avoir seul lancé ses grappins d'abordage sur la frégate ennemie.

Le combat fut affreux. On ne faisait pas de quartier et le sang coulait à flots. Bientôt le feu se déclara... A quel bord? A celui de la *Finette*? De son adversaire?

De loin, les deux navires ne formaient plus qu'un immense brûlot.

Les deux autres frégates anglaises qui n'étaient pas entrées dans la lutte mais l'observaient, trouvèrent plus prudent de ne pas s'approcher.

Elles virèrent de bord, et mirent le cap sur Douvres où elles arrivèrent quelques heures après pour annoncer le désastre.

Quand la nouvelle arriva à Dunkerque — transmise on n'aurait pu dire comment — quelques semaines plus tard, elle causa une véritable consternation.

Certes, on présentait que la *Finette* était perdue avec son vaillant équipage et son jeune capitaine Jean Bart, devenu bien vite populaire parmi les marins et même les gens de la ville. Mais on espérait tout de même... Un miracle n'est-il pas toujours possible?...

Le désespoir du père Sanpoing était immense. Il n'avait plus de goût à rien, il allait et venait dans son auberge comme un corps sans âme. Son commerce ne l'intéressait plus. Il en perdait le boire et le manger.

— Je ne me consolerais jamais de cette perte répétait-il, jamais! jamais!

Ne se sustentant plus, il dépérissait à vue d'œil. Et l'on disait autour de lui : « — Le père Sanpoing est sur un mauvais flin... Il va lécher le gouvernail. »

On était maintenant en mai et le soleil haut dans le ciel semblait vouloir mettre tout en joie, les âmes et les choses.

Hélas, il ne pouvait rien pour le patron du *Cachalot*.

Un jour, accoudé sur une table dans son cabaret désert, il broyait du noir, pour ne pas changer.

Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas et Léville, le vieux Léville qui n'était toujours pas parti, se précipita comme un fou dans l'auberge.

— C'est lui! criait-il. C'est lui! Il revient!

Le père Sanpoing crut que le vieux mathurin avait bu du genièvre un peu plus que de coutume et il allait le lui reprocher vertement quand d'autres marins entrèrent aussi joyeux et exubérants, criant à tue-tête :

— Il revient! Il revient!

— Qui? interrogea l'aubergiste.



— Mais Jean Bart! votre Jean Bart! notre Jean Bart! Accourez père Sanpoing! Laissez tout là! Venez avec nous sur le port! Il débarque!

Partageant l'enthousiasme général, abandonnant sa maison ouverte, le père Sanpoing suivit...

Miracle! C'était vrai!

Jean Bart était là, sur le quai, devant lui. A ses côtés se tenaient le fidèle Jef Lambrèche et quelques-uns de ses hommes. Mais tous étaient hâves, décharnés.

Et dans le port, il y avait, auprès de la *Finette* noircie, deux frégates anglaises à demi détruites.

Le père Sanpoing entendit Jean Bart raconter au commandant Drouhin qui l'interrogeait, le très simple récit de ses exploits.

Il avait pris une première frégate et fait prisonnier l'équipage; puis par le fer et par le feu il s'était débarrassé de l'équipage de la seconde et il rentra à Dunkerque, victorieux après des jours et des jours de lente et périlleuse navigation.

— Mais, demanda le commandant Drouhin, comment as-tu pu te débarrasser de ton adversaire, échapper à l'incendie qui ravageait l'ennemi que tu avais abordé... Tu aurais dû brûler avec lui, puisqu'il était en feu...

— Pardon, fit observer le jeune capitaine, rappelez-vous que c'est moi qui ai lancé les grappins d'abordage sur la frégate...

— Alors?

— Alors, c'est très simple. Quand j'ai vu qu'elle avait son compte, je me suis détaché d'elle et j'ai filé grand largue et vent arrière tandis qu'elle sombrait. Le feu heureusement n'avait frôlé ma *Finette* que fort peu et nous n'avons eu aucune peine à éteindre ce qui commençait à flamber chez nous...

— Bravo, s'enthousiasma le commandant. Ah, tu es un fameux manœuvrier, Jean Bart!

Alors des cris montèrent formidables :

— Vive Jean Bart! Vivent les corsaires!

Cet exploit qui avait semé la terreur chez les anglais délivrait la ville du blocus qui l'étouffait. Il était temps.

CHAPITRE V

JEAN BART ET LES COURTISANS

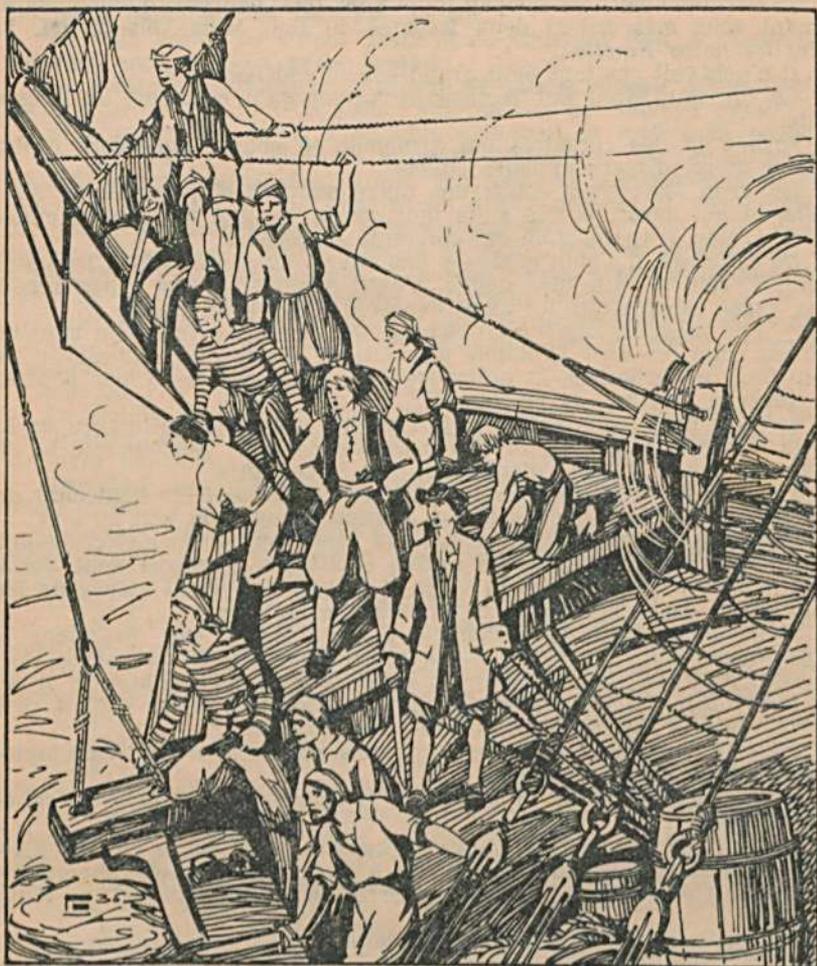
Jean Bart ne faisait que préluder ces coups de mains hardis qui, peu à peu, rendaient son nom célèbre.

Mais homme simple et dédaigneux de la gloire, quand il n'était pas parti en course attaquer les ennemis, il vivait au *Cachalot*, entre le père Sanpoing, le fidèle Jef Lambrèche et ses amis, ses compagnons, les corsaires.

Là, dans le cabaret, accoudé à une table devant un pot de bière et tirant de sa pipe d'épaisses bouffées de fumée, il restait des heures, pensif, répondant à peine aux questions qu'on lui posait, son esprit occupé à combiner quelque nouvelle attaque à sa manière contre les anglais.

Ceux-ci avaient mis sa tête à prix. Vingt fois ils crurent le tenir et vingt fois il leur échappa car il était un manœuvrier de premier ordre et sa ruse égalait sa sagacité.

A la fin, ses exploits attirèrent l'attention de Colbert.



Offrir le combat était d'une témérité sans nom... (p. 19).

Grâce à celui-ci, Jean Bart passa de la marine « franche » à la marine militaire de l'Etat avec le grade de lieutenant de vaisseau. C'était là une faveur inouïe car, dans ce corps, il fallait être noble pour être nommé officier.

Naturellement cela ne changea en rien les habitudes et le train de vie de Jean Bart. Ce qui le satisfait le plus, ce fut d'avoir le commandement de deux frégates de haut bord.

Mais il n'en gardait pas moins une prédilection pour sa chère *Finette* usée et rapiécée de toutes parts.

Son plaisir était sans égal quand, escorté du bon Jef Lambrèche, il montait à son bord.

— Certainement, lui coupait-il, je suis très heureux d'avoir maintenant sous mes ordres deux frégates du Roi. Mais vois-tu, Jef, la *Finette*, notre *Finette*...

Il n'achevait pas tant était grand son attendrissement.

Ce fut alors qu'il put réaliser un projet qu'il caressait de longue date.

Jusque là, les corsaires qui armaient en course agissaient seuls, à leur guise, dispersant leurs efforts.

Or, Jean Bart avait conçu une autre manière d'opérer, toute nouvelle, et qui devait par la suite tant causer de mal aux flottes ennemies. C'était l'organisation des corsaires en escadre.

Dè ce projet, il s'était quelques fois ouvert au commandant Drouhin. Celui-ci, rétif à toute idée neuve, s'était néanmoins peu à peu rendu aux sages raisons que lui avait exposées le jeune capitaine.

— Par exemple, concluait-il chaque fois que la conversation tombait sur ce sujet, ce sera le diable d'y amener les autres capitaines! Ils sont tous indépendants, et prétendent être seuls maîtres à leur bord et ne recevoir d'ordres de personne!

« Alors, mon pauvre garçon, je t'avertis que tu vas être reçu de la belle manière le jour où tu leur parleras de ça!... Surtout que tu es jeune et que la plupart d'entre eux ont le poil gris!

Mais du moment où Jean Bart eut sa commission de lieutenant de vaisseau dans la marine royale, sa situation changea du tout au tout.

Jusqu'à là, se rendant aux raisons du vieux loup de mer et craignant des rebuffades de la part des autres capitaines corsaires dont après tout il n'était que l'égal et le cadet, il n'avait nullement essayé de les convaincre de la supériorité de la nouvelle tactique.

Mais aujourd'hui, officiellement il se trouvait leur supérieur à tous, même celui du vieux commandant Drouhin et, de par le Roi, il avait droit de réquisitionner tous les navires de Dunkerque et de se faire obéir. Cependant le procédé lui déplaisait. Il ne voulait rien devoir qu'à la bonne volonté de ses compatriotes.

Pour cela, il réunit donc les capitaines au *Cachot* où très simplement il leur exposa ses plans.

Son raisonnement fut si persuasif, si lumineux qu'il enleva l'adhésion de tous.

— En nous formant en escadre, conclut-il, c'est-à-dire en une division de bâtiments légers et possédant à la fois une marche supérieure et des équipages nombreux et aguerris, nous anéantirons la flotte anglaise.

Des applaudissements conclurent cette éloquente péroraison.

A quelques jours de là, arriva de Versailles, envoyé par le Roi, un personnage d'importance.

C'était le comte Claude de Forbin, chef d'escadre, marin renommé qui s'était couvert de gloire sous Duquesne au bombardement d'Alger. Il avait été aussi grand amiral du roi de Siam près duquel il avait accompagné l'ambassadeur français, le chevalier de Chaumont.

Il jouissait à la cour du Roi-Soleil d'une considération très grande, Colbert l'admettait dans ses conseils et Vauban le tenait en haute estime.

Loin de s'enorgueillir de sa situation, Forbin était toute simplicité. Il jugeait les hommes, non à leurs titres ou à leur apparence, mais bien à leur valeur réelle, ressemblant en cela à son ami Duguay-Trouin en compagnie duquel il venait d'écraser la flotte anglaise au cap Lizard, dans la mer du Nord.

La réputation naissante de Jean Bart était venue jusqu'aux deux

illustres marins. C'est pourquoi Colbert avait délégué Forbin auprès du jeune lieutenant de vaisseau du Roi.

Tout de suite, ils furent amis et se vouèrent l'un à l'autre une affection que la mort seule rompit.

La manière d'envisager la guerre de course suggérée par l'enfant de Dunkerque eut tout de suite l'approbation de l'envoyé royal.

Et il fut décidé qu'on allait immédiatement la mettre en pratique.

Ce qui restait de la flotte anglaise décimée en Hollande, au cap Lizard, croisait devant Dunkerque. Il y avait là une trentaine de vaisseaux à trois ponts, des frégates en même nombre et une vingtaine de flûtes, qui assuraient un blocus rigoureux.

Du côté de la France, Forbin et Jean Bart ne disposaient que d'une douzaine de bâtiments dont cinq frégates parmi lesquelles se trouvait la *Glorieuse*, armée de cinquante canons.

Dans ces conditions, avec des forces numériquement inférieures, offrir le combat était d'une témérité sans nom. Et Forbin était fort hésitant.

Jean Bart le convainquit pourtant.

La flotille française sortit, tomba sur l'escadre ennemie et passa au travers, semant la terreur et l'incendie car Jean Bart se faisait appuyer par deux brûlots.

Terrifiés, les Anglais se retirèrent, rejoignirent le port de Plymouth.

Ce succès éclatant parvint à la cour de Louis XIV et le monarque voulut absolument connaître le jeune capitaine dont Colbert et Vauban célébraient les exploits.

Cela n'était pas du goût des courtisans.

Aussi tentèrent-ils tout ce qui était en leur pouvoir pour faire renoncer le souverain à son désir.

Tout le parti des princes soutenu, appuyé par les gens qui avaientomenté les deux Frondes, se déclara contre le jeune capitaine dont on faisait — sans le connaître — déjà des gorges chaudes.

Le Roi-Soleil passa outre.

Et le comte de Forbin fut invité par Colbert, agissant au nom du Roi, à venir présenter Jean Bart à la cour.

Les deux marins et quelques hommes qui les accompagnaient descendirent chez les Noaille, à Versailles même. Mais, dès qu'il en apprit la nouvelle, Louis XIV les envoya quérir en grande pompe par le maréchal de la cour et les fit installer au château même.

Puis, dès le lendemain, ils furent admis au petit lever du Roi, faveur extraordinaire et qui fit scandale.

Un des plus acharnés contre le « manant » (ainsi désignait-il Jean Bart) c'était le comte de Toulouse, favori du Roi qui le choisissait le plus souvent comme partenaire au billard.

— Vous ne trouvez pas, messieurs, que Versailles, ce matin, sent affreusement la marée? dit-il dans l'antichambre royale où les gentilhommes ordinaires de Sa Majesté étaient assemblés.

Tous donnèrent libre cours à leur hilarité qui se déchaîna de plus belle quand l'enfant de Dunkerque apparut vêtu avec la simplicité qu'il garda toute sa vie.

Le comte de Forbin l'accompagnait.

— Tiens, reprit Toulouse, en les apercevant, voici Forbin qui mène son ours!

Les rires alors redoublèrent. Les épais sourcils de Jean Bart se froncèrent et Forbin qui maintenant le connaissait bien, prévint orage.

Le comte de Toulouse s'avança vers les nouveaux venus.

— M. de Forbin, dit-il, en tendant la main au commandant d'escade, c'est avec plaisir que je vous revois à la cour.

Puis il toisa dédaigneusement le jeune capitaine et poursuivit :

— Mais je m'aperçois que vous n'êtes pas seul... C'est un de vos hommes qui vous accompagne, n'est-ce pas ?

Le ton méprisant du comte de Toulouse, s'il enragea Jean Bart, ne causa pas moins de colère à Forbin.

— M. de Toulouse, répliqua-t-il, j'ai l'honneur de vous présenter M. Jean Bart, lieutenant de vaisseau de la marine de Sa Majesté.

— Je suis bien aise de connaître Monsieur, reprit en persiflant le courtisan. On voit que Monsieur arrive de la mer. Il a comme un petit relent de marée...

Là-dessus, l'entourage de se gausser.

Enhardi par ce succès, M. de Toulouse, s'adressant cette fois directement à notre héros :

— C'est bien vous, Monsieur, à ce que je me suis laissé dire, qui passiez à travers la flotte anglaise sans coup férir.

— Parfaitement, Monsieur, répondit Jean Bart.

— Et serai-je indiscret de vous demander comment vous faites ?

— Nullement. Je vais vous en donner immédiatement la démonstration. Voulez-vous bien vous rassembler, vous et vos amis, en un groupe compact ?

Aussitôt, sur un signe de M. de Toulouse, une vingtaine de courtisans se réunirent.

Alors, Jean Bart baissant la tête, s'élança sur eux, fonçant comme un bélier. Il les bouscula rudement et quelques-uns, dont M. de Toulouse lui-même, roulèrent à terre en poussant des cris.

— Millelious ! s'exclama le comte en se relevant et en se frottant les reins ; à ce que je vois, vous employez la manière forte !

— C'est celle qui me réussit toujours au nom du Roi, répondit simplement le jeune capitaine.

Cette fois, tous les rieurs furent de son côté.

Le comte de Toulouse fut le premier à lui tendre la main.

Louis XIV, attiré par le bruit, parut.

Les courtisans s'inclinèrent jusqu'à terre.

— Que se passe-t-il, Messieurs ? questionna le souverain avec dans la voix ce ton de majesté que signalent tous les mémoires du temps. Ce fut Jean Bart qui se chargea de répondre avec sa simplicité habituelle.

— Sire, dit-il, ces messieurs me demandaient de leur expliquer la manière que j'emploie pour passer à travers les flottes des ennemis de Votre Majesté, alors je viens de leur montrer !

Et comme Louis XIV ne comprenait toujours pas, ce fut le comte de Forbin qui se chargea de fournir les détails.

Il le fit d'ailleurs avec le tact d'un homme de cour qui ne veut blesser l'amour-propre de personne.

— C'est bien, dit le Roi, M. le comte de Forbin, veuillez me suivre ainsi que M. le lieutenant de vaisseau Jean Bart.

Et pour la plus grande confusion des courtisans, il fit passer les deux marins dans ses appartements particuliers.

Il tint même à présenter le hardi corsaire à la Reine et retint les deux hommes à sa table où, sous les regards quelque peu irrités de Messieurs les Princes du sang, il se montra plein d'amabilité pour le héros dunkerquois.

CHAPITRE VI

AMÉ DE CORSAIRE

Mais cette vie de cour n'était pas du goût de Jean Bart. Et, au bout de quelques jours, il demanda à Louis XIV de le laisser regagner sa ville natale et ses corsaires.

Bien entendu, Forbin l'accompagnait, car les deux hommes étaient maintenant devenus deux inséparables. Le grand seigneur qu'était le comte traitait le capitaine corsaire d'égal à égal.

Ils revinrent donc tous deux s'installer à l'hostellerie du *Cachalot* où le père Sanpoing et les corsaires les accueillirent avec enthousiasme. On vida force chopes, cela va sans dire en leur honneur.

Mais au bout de quelques semaines, les deux officiers commencèrent à se mordre les poings de ne pas aller combattre, car le Roi leur avait donné les instructions les plus sévères au sujet des expéditions maritimes.

Cela enrageait surtout Jean Bart qui n'avait aucun goût pour l'existence d'un terrien.

Mais il lui fallait obéir maintenant, ne plus agir à sa guise et sans contrôle puisqu'il appartenait à la marine de guerre régulière.

Un jour, donnant libre cours à son impatience, il s'exclama :

— Ah, si j'osais ?

— Quoi? interrogea Forbin.

— J'enverrais ma démission au Roi, de cette façon, je reprendrais ma liberté et pourrais, comme je l'ai fait jusqu'à présent, courir sus à l'ennemi avec mes hardis compagnons!

Le comte eut toutes les peines du monde à modérer cette ardeur, aidé en cela par le bon père Sanpoing qui « couvrait » littéralement Jean Bart comme si ce dernier avait été son propre enfant.

— Patience! recommanda le propriétaire de l'Hostellerie du *Cachalot*. Que diable! personne ne songe à mettre en doute ton courage! Dieu merci, tu as assez prouvé que tu es un brave!

— C'est vous qui le dites, répliqua Jean Bart à la fois brusque et timide.

— Mais si, renchérit Forbin. Vous avez montré à tous votre intrépidité. Et votre nom commence à se répandre dans toute la flotte depuis Bordeaux jusqu'ici en passant par Nantes, Brest et Cherbourg.

« Puis, poursuivit-il, j'ai comme un pressentiment qu'un de ces matins, au moment où nous nous y attendrons le moins, le Roi donnera l'ordre de mettre à la voile et de partir.

— J'en accepte l'augure, soupira le jeune capitaine.

Puis, frappant du poing sur la table de l'estaminet, il s'écria :

— Mais qu'il se dépêche! J'étouffe à rester ici. Ce qu'il me faut à moi, c'est la mer!

A quelques jours de là, Forbin eut grand peur.

Depuis quarante-huit heures, Jean Bart ne desserrait plus les dents. Plus même, il délaissait Forbin, le bon père Saupoing et l'hostellerie du *Cachalot* pour aller se promener sur le port en compagnie de Jef.

— Je crois, pensa le comte, qu'il médite quelque chose... Heureusement que je suis là pour veiller au grain et que je surveille cet intrépide garçon qui a une si mauvaise tête!

— Ses soupçons prirent de plus en plus corps lorsque Drouhin le commandant de la Capitainerie, l'entraîna à part et lui confia :

— Je ne sais pas ce qui se passe dans la cervelle de notre jeune ami, mais je ne serais pas étonné qu'il nous préparât quelque tour de sa façon !

— Sur quoi appuyez-vous votre jugement ? questionna le comte.

— Voilà. Il a des conciliabules fréquents et secrets avec quelques corsaires qui ne voient que par ses yeux.

— Cela n'a rien d'étonnant, répondit Forbin. Tous les marins de Dunkerque l'adorent et ne jurent que par lui...

Il leignait d'être dupe...

Le commandant de la Capitainerie continua :

— Diantre ! Vous trouvez cela tout naturel qu'une vingtaine de mes gaillards calfatent la *Finette*, vérifient sa voilure et embarquent vivres et munitions !

— Pas possible ! dit Forbin continuant à simuler la candeur.

— Il en est pourtant ainsi, poursuivit Drouhin. Heureusement que, si je n'ai plus bon pied, j'ai encore bon œil. Et que l'on ne joue pas un vieux mathurin comme moi ainsi qu'un moussaillon.

« Je vous le dis. Les gaillards arment la *Finette*. Et un de ces matins, que je crois prochain, ils prendront la mer sans notre permission. Croyez-moi et faites comme je le fais : surveillez Jean Bart, sans cela, il va nous glisser dans les mains comme une anguille ! Et alors, gare à la casse

Les deux officiers se séparèrent sur une poignée de mains.

Or, ce soir-là même, Jean Bart, revenu à l'hostellerie du *Cachalot* se montra gai, enjoué, ce qui, depuis quelques temps, ne lui était pas arrivé.

Il jouait aux dés avec plusieurs habitués et buvait chope sur chope. lui qui pourtant n'était pas buveur.

Cela rendit Forbin tout à fait perplexe et il se dit :

— Le vieux Drouhin a raison. Notre jeune capitaine prépare une expédition clandestine. Attention !

Dès après le dîner, Jean Bart, prétextant un mal de tête soudain se retira dans sa chambre.

C'est alors que le comte mit le père Saupoing au courant de ses soupçons, soupçons appuyés par la conversation qu'il avait eue avec le commandant de la Capitaine.

— Nous allons être fixés tout à l'heure, répondit l'hôtelier. Dans une heure, nous entrerons chez lui sous le prétexte de prendre de ses nouvelles... et nous verrons... ce que nous verrons !

— Excellente idée ! approuva Forbin.

Ce qui fut dit fut fait.

Une heure plus tard et à l'improviste, les deux hommes pénétrèrent brusquement chez Jean Bart. Le père Saupoing, en sa qualité de propriétaire, possédait en double toutes les clefs des chambres qu'il louait.

Loin de trouver le jeune capitaine au lit, ainsi qu'il en avait annoncé l'intention, ils le virent assis à sa table et suant à grosses gouttes sur une lettre qu'il écrivait, car l'écriture n'était pas son fort comme à la plupart des gens de sa classe et de son époque.

En les voyant entrer, Jean Bart se retourna, tout pâle :

— Messieurs, s'exclama-t-il d'une voix où il y avait à la fois de la colère et du trouble, que venez-vous faire ici ?

— Nous venons, répliqua Forbin avec autorité, vous empêcher de faire une bêtise...

Rapidement, il s'approcha de la table et prit la missive que Jean Bart n'avait pas songé à cacher.

C'était tout simplement une lettre de démission de la marine militaire.

— Ah, ah! fit le comte. Voilà ce que vous complotiez!

Et avant que le capitaine ait pu s'y opposer, il déchira la lettre.

— Malheureux! dit-il. Si nous vous avions laissé faire, si cette lettre était partie, si vous aviez embarqué clandestinement sur la *Finette* pour reprendre la course, savez-vous que vous risquiez d'être pendu à une verge ou tout au moins d'aller ramer pour la fin de vos jours sur les galères du Roi!

« Savez-vous, poursuivit-il vivement, que lorsqu'on a l'honneur d'appartenir à la marine de Sa Majesté, on n'a pas le droit de désertier son service!

Rappelé ainsi au devoir, Jean Bart demeura muet.

— Allons, reprit Forbin. Oubliez cette cette sottise comme je veux l'oublier moi-même. Dans mes bras, mon ami!

Et les deux hommes s'étreignirent sous les yeux du père Sanpoing qui pleurait d'émotion.

CHAPITRE VII

JEAN BART PRISONNIER

Les pressentiments de Forbin ne le trompaient pas.

Plusieurs jours après, arrivait aux deux marins un ordre royal leur ordonnant de faire passer en Pologne un personnage qui devait arriver quelques heures plus tard.

Pour cela, le même ordre leur donnait le commandement des deux vaisseaux à trois ponts qui se trouvaient à Dunkerque.

C'était la *Flûte* et le *Glorieux*, bâtiments splendides pour l'époque.

Jean Bart, avec cette modestie naturelle qui s'alliait si étonnamment à sa rudesse, laissa à Forbin le choix du navire à commander.

Mais le comte ne voulut rien entendre.

Et ce fut entre ces deux braves marins une véritable lutte de générosité.

Finalement, le comte décida.

Il choisit le *Flûte*.

Bien que les deux navires fussent du même modèle, ils n'avaient pas le même passé. Celui de la *Flûte* était infiniment plus modeste que celui de la *Glorieuse*, frégate qui méritait véritablement son nom, devenu synonyme de terreur pour les ennemis.

Cet inconnu, qu'il s'agissait de faire passer en Pologne, n'était autre que le prince d'Orange.

Porteur d'un très grand nom, petit-fils du fameux capitaine qui fut successivement l'ami de François I^{er}, puis de Charles Quint, il ne possédait aucune des qualités de son illustre aïeul.

Et quand le personnage annoncé arriva, il trouva les deux capitaines installés chacun à son bord.

Mesquin d'esprit, c'était un couard de la plus belle eau. Et avec cela, un air prétentieux!

Il faisait sonner haut son nom et son titre et il ne fallait pas l'aborder sans les plus grandes révérences de cour.

Du premier abord, il déplut aux deux marins qu'il traita, dès son arrivée, avec hauteur.

Il visita successivement les deux navires afin de choisir sur lequel il prendrait ses appartements.



Comme la mer était dure, il fut malade... (p. 24).

Le comte et le corsaire souhaitaient l'un et l'autre de ne pas l'avoir à leur bord.

Finalement, il donna la préférence à la *Glorieuse*.

Dès le lendemain, à la marée, on leva l'ancre. Mais le prince d'Orange, tout grand seigneur qu'il fût, n'avait jamais mis les pieds sur un bateau. Et bientôt, comme la mer était dure, il fut malade.

Entre deux hoquets, il fit appeler Jean Bart.

— Capitaine, lui dit-il, tout blême, ne pourriez-vous pas vous arranger pour que votre navire ne dansât pas ainsi ?...

— Ma foi, Monseigneur, répondit Jean Bart, nous allons, le comte Forbin et moi, faire l'impossible pour vous débarquer en Pologne... Ce qui ne sera pas déjà si commode... Mais nous ne pouvons pas commander à la mer...

— Et, poursuivit le prince, ici, ça « danse » toujours comme ça ?

— Oh, répliqua le jeune capitaine goguenard, ce n'est qu'un commencement... une petite sauterie; mais, tout à l'heure, vous ferez connaissance avec la grande danse... Et, si vous aimez le bal, foi de marin, je vous jure que vous serez servi !

Sur ce, il se retira, tandis que le prince d'Orange tombait dans les bras de son secrétaire, lequel était aussi malade que son maître.

Le grand seigneur se trouvait dans un tel état qu'il en oublia de

rappeler le commandant de la *Glorieuse* aux règles de l'étiquette qui voulait qu'on ne lui parlât qu'à la troisième personne.

Cependant les deux bâtiments faisaient route pour ainsi dire côte à côte, se perdant le moins possible de vue, ce qui n'était pas toujours commode dans un brouillard épais comme de la poix, car il y avait à craindre la flotte d'Angleterre qui certainement croisait au large.

Durant cinq jours — cinq jours d'alerte — on navigua sans rencontrer aucun navire.

Et déjà Jean Bart et Forbin se réjouissaient, pensant avoir traversé la zone dangereuse, quand, brusquement, un coup de vent, véritable ouragan, déchira la brume et, aux yeux des marins français apparurent une vingtaine de navires anglais qui leur barraient la route.

Pour passer, il fallait combattre.

Quand il apprit cette nouvelle, le prince d'Orange, tremblant, même de peur, proposa que l'on se rendit purement et simplement.

— Monseigneur, lui répliqua Jean Bart avec une rudesse ironique, vous êtes libre de faire ce que vous voulez. Je vais même, si vous le désirez, donner l'ordre de mettre une embarcation à la mer. Vous y prendrez place et elle vous mènera au premier navire anglais qu'elle pourra accoster.

« Quant à moi et à mes braves corsaires, nous n'avons pas la coutume de nous rendre.

— Mais, objecta timidement le prince d'Orange, vous ne voyez donc pas qu'ils sont vingt et que vous n'êtes que deux!

— C'est possible, répondit le commandant de la *Glorieuse*, mais nous essayerons quand même de passer et si nous nous faisons tuer, eh bien! on ne meurt qu'une fois.

Le grand seigneur ne trouva rien à répliquer à cette réponse pleine d'héroïsme.

Un instant, il parut hésitant. Non certes qu'il n'acceptât d'être fait prisonnier pour sauver sa vie, mais l'idée d'aller jusqu'aux vaisseaux anglais, dans un fragile canot sur cette mer agitée, l'épouvantait.

Alors, de deux maux, il choisit celui qu'il considérait comme le moindre.

— Capitaine, dit-il, la voix chevrotante, je reste avec vous

Puis, suivi de son secrétaire aussi tremblant que lui, il descendit rapidement dans ses appartements.

Cependant la flotte anglaise manœuvrait non sans habileté pour encercler la *Glorieuse* et la *Flûte*.

Jean Bart et Forbin virent aussitôt dans cette manœuvre l'occasion de forcer le passage.

Tant que les navires ennemis restaient, comme ils l'étaient tout d'abord, disposés sur deux rangées, ils formaient un mur infranchissable.

Du moment que ce mur s'allongeait et perdait de sa profondeur, la possibilité de passer devenait beaucoup plus grande.

C'est ce que le commandant de la *Glorieuse* comprit tout de suite.

D'eux-mêmes, ses adversaires lui offraient une chance inespérée dont il fallait tirer profit. De concert avec Forbin, il fonça.

Et ils allaient passer, en effet, quand surgit une nouvelle esquadre, celle-ci forte d'une cinquantaine d'unités pour le moins, composée de frégates, de galiotes et de brûlots.

Aidés par le brouillard qui était intense les ennemis abordèrent à vingt contre un la *Glorieuse* et la *Flûte*.

Les corsaires les reçurent à la hache et au sabre. Mais, malgré leur défense acharnée, ils succombèrent sous le nombre.

Jean Bart et Forbin tombèrent aux mains des Anglais qui, en les traitant honorablement, les conduisirent à Plymouth sur leurs navires même et les emprisonnèrent ensemble dans un vieux donjon.

Quand au prince d'Orange, traité avec les plus grands égards, il fut envoyé à Londres.

Une fois seuls dans leur cachot, le premier geste de Jean Bart et de Forbin fut de se jeter dans les bras l'un de l'autre. Mais ils ne s'arrêtèrent pas à se lamenter sur leur malheur.

— Vous a-t-on demandé votre parole d'honneur de ne pas vous évader? questionna Jean Bart.

— Non, répondit Forbin.

— A moi non plus... Nous pouvons donc chercher à nous enfuir — Je suis votre homme, assura le comte. Mais comment faire? Connaissez-vous un moyen?

— Pas encore, fit le Dunkerquois. Il nous faut d'abord reconnaître les lieux.

Il était d'une lucidité, d'une tranquillité aussi parfaites que s'il se fût trouvé sur le pont de la *Glorieuse* ou chez le bon père Sanpoing. à l'hostellerie du *Cachalot*.

Tout d'abord, il frappa les murs pour en constater l'épaisseur. Ils rendaient un son plein.

Puis, il alla à la fenêtre; celle-ci était garnie de barreaux gros comme le bras et scellés dans la pierre.

Quant à la porte, pour la défoncer, il eût fallu un boulet de six.

— Non, dit-il, comme se parlant à lui-même, nous ne pourrions jamais nous évader par ces moyens. Il nous faut donc en trouver un autre.

Et il se jeta, pour réfléchir, sur l'un des petits lits qu'on avait disposés pour eux.

Au bout de quelque temps, le geôlier, chargé de veiller sur ses prisonniers de marque, vint leur apporter leur repas. Il le posa sans dire un mot sur l'unique table qui, avec deux escabeaux et les couchettes, composait tout le mobilier de la cellule.

Une fois qu'il fut sorti, Forbin qui avait faim, commença à dîner. Voyant son compagnon toujours étendu, il s'inquiéta :

— Vous êtes malade?

— Nullement, cher ami, répondit Jean Bart. Mais parlez bas. Les murs ont parfois des oreilles.

— Vous n'avez pas faim?

— Une faim de loup, au contraire.

— Alors, mangez! Je vous assure que c'est très bon. Ces Anglais ont une manière bien à eux de cuire les viandes.

— Vous ne m'apprenez rien! La viande saignante préparée par les Anglais est excellente.

— Alors?

— Alors? Vous allez avoir l'obligeance de me céder la moitié de votre part.

Le comte fit une légère grimace. Il jouissait d'un excellent appétit et, à la cour de Louis XIV où l'on servait jusqu'à dix-huit plats à chaque repas, il ne boudait sur aucun.

Il hasarda donc :

— Pourquoi?

— Ah! répondit Jean Bart, vous comprendrez plus tard... Pour le moment, je suis malade...

Forbin était ébahi.

Mais il ne poursuivit pas plus avant ses interrogations, pensant avec juste raison, que son compagnon de gloire et de captivité avait son plan et que sa maladie supposée en faisait partie.

Il partagea donc fraternellement son dîner avec lui.

Puis, à son tour, il se jeta sur sa couchette et s'endormit comme un homme qui a connu bien des vicissitudes dans la vie et que rien n'étonne.

Le lendemain, quand il vit que Jean Bart conservait la même attitude, Forbin comprit que véritablement son compagnon combinait leur évasion.

Aussi, se garda-t-il bien de lui adresser la parole. Et quand, à l'heure du déjeuner, le geôlier entra, il lui fit signe de ne pas faire de bruit.

— Il est malade, expliqua-t-il en désignant son codétenu. Vous voyez qu'il n'a pas touché à son repas...

— Dame, fit le gardien, au fond, je comprends ça. Après des émotions pareilles !

Et il ajouta :

— Si ce soir, cela ne va pas mieux, je préviendrai le médecin.

— Merci, répondit simplement Forbin.

La journée s'écoula fort morne pour les prisonniers, Jean Bart restant étendu sans bouger, le comte allait de long en large, tel un lion en cage.

Le soir tomba. Le geôlier revint.

— Eh bien, demanda-t-il à Forbin, le capitaine Jean Bart est toujours malade ?

Comme le comte ne répondait pas, l'homme s'approcha de la couchette du prétendu moribond, se pencha sur lui pour l'examiner de plus près...

C'est ce qu'attendait le Dunkerquois.

Brusquement, ses mains formidables agrippèrent le geôlier par le cou tandis qu'il disait à voix basse au comte :

— Vite! vite! Votre ceinture!

Forbin qui, cette fois, avait compris, s'approcha vivement et aida son compagnon de captivité d'abord à baillonner le pauvre homme qui roulait des yeux blancs, se voyant déjà mort, puis à le ligotter.

Ceci fait, Jean Bart rassura sa victime :

— On n'en veut pas à ta vie. On veut simplement se sauver!

Le rusé Dunkerquois avait remarqué que le geôlier et lui étaient de même carrure. De là son audacieux projet.

En un rien de temps, le gardien fut dévêtu et Jean Bart prit sa tenue et naturellement ses clefs.

— Maintenant, le plus important reste à faire, dit-il à Forbin. Je vous emmène chez le juge, bien que l'heure soit tardive. Si, en route, je vous rudoie, n'y prenez garde. C'est dans le programme.

« Regimbez tout de même un peu pour la forme mais pas trop afin de ne point attirer l'attention.

Il passa une corde aux poignets du comte et, tous deux, abandonnant le malheureux geôlier, sortirent, ayant bien soin de refermer la porte derrière eux.

Ils traversèrent un long couloir qui aboutissait à un escalier en vis qu'ils descendirent sans rencontrer âme qui vive.

Ce fut au bas que le péril se révéla.

Sur le pont levis, d'ailleurs abaissé, deux soldats se trouvaient en sentinelle.

— Payons d'audace, pensa Jean Bart.

Et houspillant son prisonnier, il passa sans autrement éveiller l'attention des soldats qui, ayant posé leurs mousquets, jouaient aux dés paisiblement.

C'est à peine s'ils eurent un regard pour le pseudo geôlier et le prisonnier qu'il emmenait sans doute par ordre supérieur.

Les deux capitaines connaissaient admirablement Plymouth où chacun d'eux avait fait quelques séjours durant les moments où la France et l'Angleterre n'étaient pas en guerre.

Ils n'eurent donc aucune peine à gagner le port.

Là, ils avisèrent une yole norvégienne.

— Voilà qui va faire joliment notre affaire, dit Jean Bart. Qu'y a-t-il de plus léger qu'une yole?... Ça monte et ça descend sur les lames... Embarquons!

Ils descendirent dans la yole et prirent les avirons qui s'y trouvaient.

Comme ils ramaient, ils passèrent entre deux hauts vaisseaux à trois ponts qu'ils reconnurent aussitôt avec un grand serrement au cœur.

— Eh bien non, s'insurgea Jean Bart. Il ne sera pas dit que ma pauvre *Glorieuse* sera aux Anglais!

— Ni ma *Flûte*, ajouta Forbin en écho.

Tous deux s'étaient compris.

S'aidant mutuellement, ils montèrent d'abord à bord de la *Flûte*, puis ensuite de la *Glorieuse*, ou, à l'aide d'étoupe imbibée d'alcool, ils allumèrent des foyers d'incendie.

Cela fait, ils rejoignirent la yole et gagnèrent la haute mer.

La nuit était splendide. Tous deux, vigoureux rameurs, tiraient sur l'aviron.

Mais ils n'étaient pas encore très éloignés de la côte anglaise quand ils aperçurent distinctement deux gigantesques torches à Plymouth.

C'était la *Glorieuse* et la *Flûte* qui flambaient dans la nuit...

Après deux jours de navigation épuisante, ils furent recueillis par une galiote montée par des Calaisiens qui les ramenèrent en triomphe à Dunkerque.

CHAPITRE VIII

LE BARIL DE POUDRE

Douze ans plus tard.

Jean Bart a été promu capitaine de vaisseau et, en cette qualité c'est lui qui commande toutes les forces maritimes françaises de la Manche.

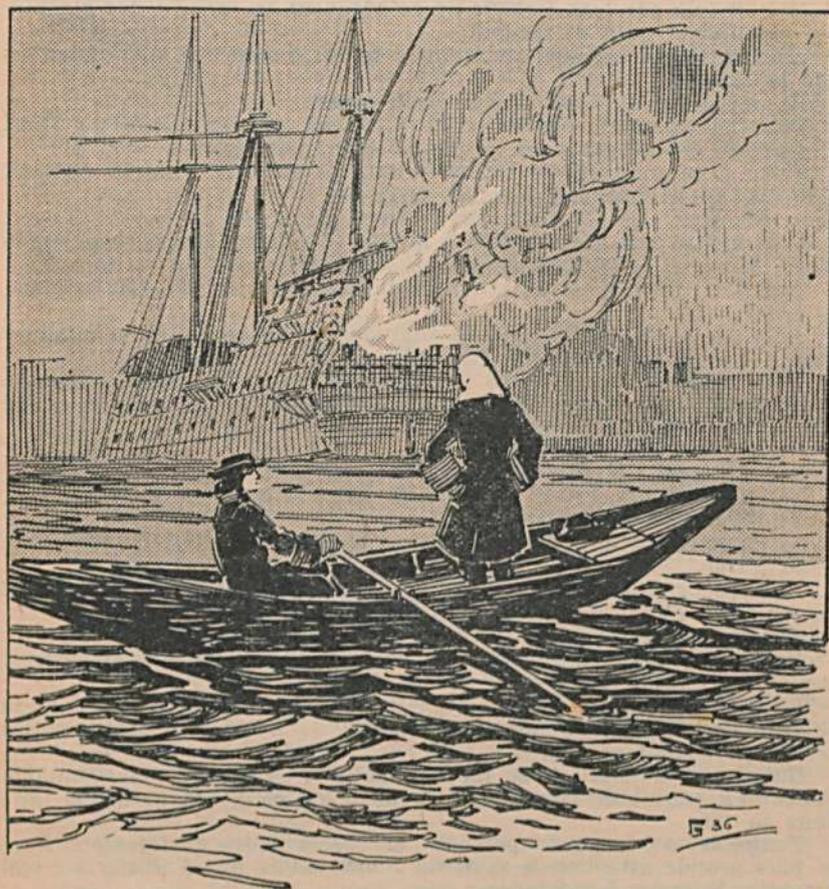
Un ordre arrive du Roi d'avoir à convoyer jusqu'à Brest un chargement de grains qui se trouve à Dunkerque.

Ce chargement représente deux lourds navires maréchauds

— Bon, se dit Jean Bart avec son intrépidité habituelle, il est inutile vraiment que je sorte avec une douzaine de vaisseaux de haut bord. Quatre ou cinq suffiront.

Et comme il tient toujours à payer de sa personne, il prend la direction de la flotille.

Si Forbin a pris sa retraite dans sa belle Provence, si le père Sanpoing a disparu ainsi que le capitaine Drouhin dont le souvenir



Cela fait, ils gagnèrent la haute mer. (p. 28).

est à jamais attaché à la Capitainerie, par contre Jean Bart a toujours à ses côtés le fidèle Jef, son ami d'enfance qui est devenu maître d'équipage et, bien entendu, s'embarque toujours sur le même vaisseau que son chef.

L'intrépide Dunkerquois a hissé son pavillon sur la nouvelle *Glorieuse*, car sur sa demande, le nouveau vaisseau à trois ponts, construit pour remplacer l'unité disparue, a reçu le même nom que cette dernière.

Les deux navires chargés de grains voguaient donc vers Brest sous la protection de cinq vaisseaux commandés par Jean Bart.

Le voyage s'annonçait heureux et sans incidents.

On était à la hauteur de Cherbourg quand, de sa lorgnette, le chef de la petite escadre aperçut à l'horizon un vaisseau qu'il n'eut pas de mal à reconnaître pour être anglais.

Allait-il l'attaquer, le couler bas ?

Il était très perplexe lorsque de ce bâtiment on envoya des signaux qui signifiaient qu'il se rendait.

Jean Bart eut un sourire ironique et méprisant car il n'admettait pas la lâcheté

Et une idée lui vint, une curiosité aussi.

Pourquoi n'irait-il pas se rendre compte par lui-même de l'état d'esprit de ces ennemis qui se rendaient si facilement ?

Juste à ce moment, le bâtiment anglais envoya d'autres signaux indiquant qu'il était prêt à subir la visite.

— Eh bien, se dit Jean Bart, j'irai moi-même !

Il fit mettre une embarcation à la mer et y prit place en compagnie d'une douzaine de marins, laissant à bord Jef.

Une demi heure plus tard, il mettait le pied sur le vaisseau anglais, la *Stord*.

Accueilli avec servilité par le capitaine, il se borna à lui signifier qu'il eût à se joindre à son escadrille

Mais voilà qu'au moment où il allait descendre pour reprendre place dans le canot qui l'avait amené, le capitaine du *Stord* se plaça résolument devant lui et lui dit :

— Je vous fais prisonnier.

— Prisonnier ! s'exclama Jean Bart stupéfait.

— Parfaitement, reprit le capitaine anglais avec un mauvais rire.

Et froidement, il précisa :

— Puisque j'ai le bonheur d'avoir l'illustre Jean Bart à mon bord, je le garde !

Une sueur froide passa sur le corps du Dunkerquois qui, tout de suite, se rendit compte de son imprudence

C'était pourtant vrai.

Il était sur un bâtiment ennemi, seul et sans même une arme pour pouvoir se brûler la cervelle !

Le commandant du *Stord* ricanait. Il était heureux et fier de la capture qu'il venait de faire, escomptant à l'avance la gloire et les profits qu'il allait en retirer.

Quant à Jean Bart, il se mordait les pouces pour l'impardonnable faute qu'il venait de commettre, la seule de ce genre qu'il eût faite dans sa vie.

Toutefois, ses regards perçants et observateurs examinaient avec la plus grande attention le pont du *Stord* tandis que l'officier ennemi poursuivait ses rodomontades :

— Une fois que vous serez débarqué en Angleterre, je vous jure qu'on montera bonne garde autour de vous et que vous ne vous échapperez pas aussi facilement que vous l'avez fait à Plymouth, avec M. de Forbin.

« Maintenant, ajouta-t-il, je vous préviens que si les marins de la *Glorieuse*, ne vous voyant pas revenir à votre bord, s'avisent de tenter de vous délivrer, je vous fais attacher à la gueule d'un de mes canons...

Et il termina narquoisement :

« Et vous comprenez la suite, n'est-ce pas !

Autour du célèbre capitaine, les officiers et les hommes du *Stord* non occupés par la manœuvre, avaient des mines triomphantes.

Tandis que Jean Bart restait toujours muet et immobile, comme si ce coup du sort l'avait changé en statue, le commandant du navire anglais se promenait maintenant de long en large devant lui, continuant à l'abreuver de ses sarcasmes.

— D'ailleurs, capitaine Jean Bart, elles ne sont pas si mauvaises que ça les géôles anglaises et c'est bien à tort qu'on leur fait une réputation aussi détestable.

« Vous y passerez le restant de vos jours, que je souhaite fort longs et qui le seront car vous êtes doté d'une robuste constitution

À ce moment, vint de la mer un brouhaha de voix rudes. C'étaient celles des marins du canot qui avait amené Jean Bart à bord du *Stord*. Ces rudes gars s'impatientaient, ne comprenant pas que leur capitaine s'attardât ainsi sur ce bâtiment ennemi.

— Bon, poursuivit le commandant anglais, voici que vos hommes vous réclament. ils trouvent que vous restez trop longtemps parmi nous... Les pauvres gens! S'ils se doutaient que vous y êtes jusqu'au moment où la Providence vous rappellera à elle.

« Je suis curieux de voir la tête qu'ils font

Il se dirigea vers le haut bord et, se penchant, aperçut la frêle embarcation qui était toujours accotée au *Stord*.

Les officiers et les hommes d'équipage témoins de la scène le suivirent, laissant Jean Bart seul

Celui-ci, dès qu'il ne se sentit plus encerclé, fit un bond jusqu'à un pot à feu allumé placé non loin du mât d'artimon.

Là, avec la rapidité de l'éclair, il s'empara d'un espar armé d'une mèche, et la présenta à la flamme. Celle-ci l'enveloppa aussitôt. Puis d'un autre bond, notre héros s'élança jusqu'à un tonneau de poudre.

Le commandant du *Stord* et ses hommes s'étaient retournés et demeurèrent stupéfaits, se demandant si la scène à laquelle ils assistaient était bien réelle, si leurs yeux ne les trompaient pas.

— Si vous ne me laissez pas tout de suite regagner la *Glorieuse*, clama Jean Bart d'une voix de stentor, je jette ce brandon dans ce tonneau de poudre et je vous fais tous sauter... moi avec!

Ses yeux fulguraient et, il y avait une telle énergie dans ses paroles, une résolution si farouche, que le commandant du *Stord* comprit que Jean Bart était homme à exécuter sa menace

Déjà l'intrépide corsaire approchait l'espar enflammé du tonneau.

— Par Saint Georges! s'écria vivement l'officier anglais, arrêtez arrêtez! Vous êtes libre!

— Que l'on fasse monter dix des hommes qui m'accompagnent car je n'ai guère foi en votre parole, répliqua notre héros.

Les marins français furent hétéés et, quelques minutes plus tard, Jean Bart se trouvait encadré d'une dizaine de solides lurons.

— Mes amis, leur ordonna-t-il en désignant le tonneau, roulez-moi ceci jusqu'au sabord de coupée.

Ils obéirent tandis que, Jean Bart brandissait toujours son espar enflammé à deux pieds à peine du tonneau de poudre.

Tout l'équipage du *Stord*, depuis le commandant jusqu'au dernier des mousses, contemplait ce spectacle avec terreur.

Rapidement, les corsaires descendirent dans leur canot et Jean Bart tint à honneur d'y prendre place le dernier

— Maintenant, commanda-t-il, à la *Glorieuse*! Souque ferme sur les La frêle embarcation bondit sur les lames. avirons.

Sur le *Stord*, les anglais étaient à ce point stupéfaits que pas un ne songea à tirer sur l'intrépide dunkerquois et ses hommes qui regagnèrent leur navire en quelques brassées

Une fois de retour à son bord, Jean Bart eut un accès de rage qui l'aurait poussé à mitrailler son déloyal adversaire.

Mais, son cœur pitoyable fit taire en lui l'esprit de vengeance, et comme le *Stord* arborait toujours les signaux de sa capitulation, il se borna à lui signifier qu'il n'avait qu'à suivre la *Glorieuse*.

Cet exploit héroïque fut bien vite populaire en France.

Et comme peu de temps après, Jean Bart prit sa retraite, le Roi lui octroya, en récompense de ses services, la faveur de mettre un lys d'or dans ses armoiries.

FIN

POUR PARAITRE JEUDI PROCHAIN :

Le guide de Bonaparte

par Félix CELVAL

— *Quel temps!*

— *Tourmente de neige.*

— *Au mois de mai?*

— *Tout arrive sur le Saint-Bernard. C'est la montagne la plus décevante du massif.*

— *Et aussi la plus dangereuse.*

Le père Barnabé, le moine hôtelier du couvent qui avait la mission particulière de recevoir les voyageurs égarés dans la montagne, s'en alla sur le seuil de la porte massive pour jeter un coup d'œil au dehors.

Il avait à peine ouvert le lourd battant de chêne qu'un tourbillon de vent furieux s'engouffra par l'étroite ouverture et qu'une véritable trombe de flocons de neige parsema le sol de la vaste pièce.

— *Que Dieu prenne en pitié les malheureux errants sur les pentes et dans les sentiers!* murmura le père en se signant.

Puis il referma, avec soin, la porte et se dirigea vers le cloître, où des moines passaient deux par deux pour se rendre à la chapelle.

Les cloches du couvent commençaient à tinter, selon la coutume, lorsque des voyageurs étaient en péril de mort.

Les sons du bronze, se mélangeant au bruit de la tempête, formaient une symphonie lugubre qui impressionna fâcheusement un homme d'aspect énergique et au visage balafé qui se chauffait sous le manteau de l'immense cheminée de pierre dont l'auvent occupait entièrement un des côtés de la grande salle de l'hospice.

— *Mort diable!* jura-t-il brutalement, quelle fâcheuse musique, mon très cher père! Est-ce pour achever de nous mettre la mort dans l'âme que vous carillonnez de cette façon?

Le père Barnabé ne répondit point. Il écoutait avec une attention profonde des aboiements lointains que le vent apportait.

— *Silence, mon frère,* murmura-t-il. Des malheureux doivent errer sous la neige. Je ne sais pas encore de quel côté, mais les chiens du monastère se chargeront de nous renseigner bientôt.

(A suivre.)

L'HISTOIRE VÉCUE

Tous les grands hommes, tous les grands faits
du passé

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

60 Cent.
=

L'OUVRAGE COMPLET

Il paraît un ouvrage tous les Jeudis

Déjà parus :

- N° 1. — LE GRENADEUR D'AUSTERLITZ.
- N° 2. — UNE AVENTURE DE D'ARTAGNAN.
- N° 3. — LE VOLONTAIRE DE VALMY.
- N° 4. — JEAN BART, LE CORSAIRE.

Pour paraître Jeudi prochain :

- N° 5. — LE GUIDE DE BONAPARTE.

EN VENTE PARTOUT

F. ROUFF, Éditeur, 8, b^d de Vaugirard, PARIS (15^e)